

Jean de Sponde (1557 - 1595)

Bertrand Gibert

**Qui eust jamais dict, que parmi les halliers, les ronces et les
espines de la Biscaye, ont eust trouvé les roses et les fleurs
de l'eloquence qui rendroient de Sponde un des plus diserts de
la France ?**

La destinée de Jean de Sponde, qu'évoque ici son ami des derniers jours, Florimond de Raemond, semble effectivement, dès l'origine, marquée par les "**ronces et les espines**". Naître dans une famille huguenote, à Mauléon en Soule, vicomté demeurée catholique et rattachée au royaume de France, aux portes d'un Béarn indépendant en pleine "calvinisation" ; naître en 1557, l'année de l'édit de Compiègne punissant de mort toute profession de foi hérétique, avoir quinze ans l'année de la Saint-Barthélémy et mourir dans l'inquiétude et les querelles religieuses, sans avoir eu le temps de connaître l'édit de Nantes... Comment échapper au déchirement et à l'étouffement ? Celui qui s'écriait

Je sens dedans mon âme une guerre civile

comment aujourd'hui ne pas entendre le "**bruslant discord**" de sa poésie, "**l'angoisse extremesme**" de ses vers ?

Une découverte "baroque"

Or cette oeuvre faillit connaître une destinée tout aussi malheureuse : sans la curiosité et la patience d'un érudit anglais, Alan Boase, entre les années 1930 et 1950, elle serait peut-être encore ignorée, et atteindrait bientôt son quatrième siècle d'oubli. Ce sont d'abord les poèmes de Sponde qu'Alan Boase redécouvre - dans un recueil collectif publié en 1937 - et qu'il présente dans la revue de T.S. Eliot *The Criterion* en 1931. En 1939, le public français le découvre à son tour, grâce à Jean Paulhan qui charge Boase d'un article d'information sur Jean de Sponde, présentant ses douze admirables *Sonnets sur la Mort*... Et c'est à la fin de cet article que pour la première fois en France le qualificatif "baroque" est utilisé pour définir un écrivain sans la moindre nuance péjorative : comme une catégorie - nouvelle en littérature - historique, esthétique, stylistique.

Cependant l'oeuvre en prose de Sponde est portée disparue depuis la Révocation de l'édit de Nantes, à la suite duquel elle aurait été livrée au pilon. C'est là qu'intervient la deuxième découverte d'Alan Boase, un quart de siècle après la première : un rarissime exemplaire des *Méditations sur les Psaumes* jusqu'alors passé inaperçu et dévoilant soudain "**les trois cents pages d'une prose souvent sublime**" (Alan Boase).

Ainsi le 400^e anniversaire de la mort de Jean de Sponde devrait être associé à celui, beaucoup plus récent, de sa "renaissance" : c'est depuis quarante ans à peine que son nom est cité, selon la formule d'Albert-Marie Schmidt en 1954, au nombre des "trois plus grands poètes baroques dont les lettres françaises puissent tirer vanité sur la fin du XVIIe : Agrippa d'Aubigné, Guillaume du Bartas, Jean de Sponde".

Ce qui réunit ces trois hommes, c'est aussi le calvinisme. Et le paradoxe de voir s'appliquer le terme de "baroque" - qui évoque plus couramment une certaine ostentation catholique de la Rome triomphante - à trois Réformés, et singulièrement au style sec et austère de Sponde, amène naturellement la "question religieuse" qui fut *La question cruciale de sa destinée posthume... protestante, la poésie de Sponde ?* Si cela ne semble faire aucun doute pour A.-M. Schmidt, il n'en va pas de même pour Jacques Pineaux, qui l'exclut de sa *Poésie des protestants de langue française (1559-1598)* : selon lui en effet la conversion ultérieure du poète (c'est en 1593 que Sponde fit le "saut périlleux", comme on disait alors, dans le catholicisme) disqualifie *a posteriori* la sincérité huguenote de son oeuvre. Sans doute ce jugement prête-t'il à discussion ; car non seulement la poésie de Sponde fut tout entière écrite pendant les années d'un protestantisme strict, parfois militant, mais encore elle est imprégnée d'un calvinisme incontestable. Il a pourtant le mérite de nous faire comprendre comment le nom de Sponde a pu sombrer dans l'oubli pendant des siècles. Devenu odieux à ses anciens correligionnaires, qui ne voyaient plus dans le converti de 1593 qu'un apostat, traître et opportuniste entre tous "estaffiers de l'Antechrist" (selon le pasteur Pierre de l'Estoile, *Mémoires-Journaux*, 1601), il n'en fut pas pour autant accepté par les catholiques, tant son oeuvre respirait l'hérésie : haï et calomnié par les uns, méprisé et brûlé par les autres, comment échapper au "purgatoire" ?... Plus de trois siècles ont passé : il est temps de rouvrir le dossier.

Les années de formation : Soule et Béarn (1557-1580)

Johannes Spondanus Maulonensis Vasco, comme il s'inscrira lui-même plus tard sur les registres de l'Université, "Jean de Sponde, Basque de Mauléon" est fils d'Enécot de Sponde. Très tôt acquis aux idées évangéliques, cet Enécot (Inigo, en basque, comme son contemporain de l'autre côté, Inigo de Loyola, qu'on traduit alors par Ignace) devait devenir un héraut du calvinisme et une véritable institution béarnaise : homme de confiance de Jeanne d'Albret, puis d'Henri de Navarre. Déjà dans sa ville, magistrat, substitut puis procureur du roi, il apparaît comme une figure libre et haute en couleurs : une première fois condamné en 1551 pour hérésie au "fouet sur la place publique de Mauléon", une nouvelle enquête menée par le Parlement de Bordeaux en 1568 lui reprochera, entre autres chefs d'accusation, de "vaquer à l'exercice de la religion chez lui par le chant des Psaumes et l'audition de la parole de Dieu", d'assister aux audiences de Licharre "indécemment coiffé d'un bonnet de velours ou de feutre (un béret basque ?) sans bonnet carré", d'y "proférer des

insolences", et aussi de s'être marié trois fois. A ce dernier point il répond que c'est parfaitement admissible après deux veuvages successifs ; qu'il ait épousé en troisièmes noces Sauvade de Osta, veuve de son beau-frère Pierre d'Ohix, peut aussi s'expliquer lorsqu'on sait que ce dernier, à sa mort, avait institué Enécot et Sauvade comme tuteur et tutrice de ses "cinq ou six enfants".

Dans cette ribambelle d'enfants - plus d'une douzaine, issue donc de trois mariages et d'un beau-frère - Jean se situe à peu près au milieu : il est le plus jeune de la seconde femme d'Enécot, Catherine d'Ohix, qui a dû mourir lorsqu'il avait une dizaine d'années. Comment le petit garçon a-t-il vécu cette situation familiale ? On sait seulement, par une confidence indirecte ultérieure (une note de son commentaire d'Homère), qu'il en a peut-être gardé quelque sentiment d'insécurité, compensé sans doute par de profondes affections, pour son père évidemment, mais aussi pour le second de ses jeunes demi-frères, Henri, né en 1568, filleul du prince Navarre, futur évêque de Pamiers.

Vers 1569-1570, les troubles de la guerre civile marquent pour toute la famille de Sponde l'exil de la ville natale, la pénurie (Enécot, de passage dans le refuge de La Rochelle, se décrit comme "**pauvre à pain quérir**"), les pérégrinations dangereuses. Il semble que les enfants soient alors écoliers à Orthez : c'était d'ailleurs un des reproches et des motifs de l'enquête de 1568, auquel Enécot répondit qu'il les avait envoyés dans la cité calviniste "**voyant l'ignorance des maisons de Mauléon, et, pour l'avouer, à fin que ces enfants soient plus sainement instruits sur la religion**". Des années plus tard, le frère chéri du poète, Henri, relatera dans *Les Cimitières sacrez* (1598) ses pittoresques récréations orthéziennes :

Il me souvient à moy mesme qui escriis ceci qu'il y a environ vingt et deux ans, lorsqu'ayant à peine atteint le huitième de mon âge, je commençais à étudier les premiers rudiments... je vis en l'Eglise à demi démolie des Jacobins de ladite ville (au Couvent desquels, après qu'on les eust chassés avec les autres Ecclésiastiques, on avait dressé les Escholes) tout vis à vis du lieu où souloit estre le grand Autel, un tombeau haut eslevé et entr'ouvert qu'on disoit estre de ce grand Gaston Phébus, Prince de Béarn et Comte de Foix... Lequel tombeau servit tant à moy-mesme qu'à mes compagnons autant et plus avancez d'aage, d'object de nos exercices pueriles... Nous en tirions les ossements l'un après l'autre, et après nous en estre bien joués les semions deça et delà parmi les ruynes de l'Eglise. Et me souvient entre autres d'une grande Epée qui y estoit avec lesquels nous essayions nos foibles force sur les autres armes et sur les pièces des Autels et Tombeaux ; et bien souvent deschargions sur ces reliques insensibles la colère des coups de fouet que nous avions receuz de nostre régent.

On aimerait penser que ces jeux enfantins dans le goût des danses macabres et des peintures funèbres aient pu inspirer au futur poète les thèmes baroques des *Memento mori* de ses derniers sonnets... Mais dans les années qu'évoque ici Henri, Jean n'est

plus là : il est à Lescar, au Collège de Béarn. Une première lettre de Jeanne d'Albret, écrite en janvier 1571 (sans indication de jour) à Enécot de Sponde l'informe qu'elle a mandé au **"Principal et Conseil Ecclésiastique recevoir votre fils en mon Collège, suyvant l'octroi que je vous en ai fait"**. Or une seconde lettre de la Reine, datée **"de La Rochelle, ce XVIIIe jour de janvier 1571"** - donc une quinzaine de jours plus tard - envoyée au Collège en termes vifs, incite à penser que la scolarité du jeune Jean pose quelques problèmes :

Amis et féaux, Nous avons cydevant voulu et ordonné que Jehan de Sponde, fils de nostre ami et féal conseiller et secrétaire ordinaire, Me Enecot de Sponde, soyt ung de nos escoliers entretenuz en nostre colliege, estant de présent en nostre ville de Lescar ; lequel toutefois (...) vous faites difficulté de le continuer en nostre dit colliege. Qui est la cause que nous mandons, voullons, entendons et nous plaist que le dit Jehan de Sponde soyt et demeure pour ung de noz escoliers entretenuz en nostredit colliege, comme estant la moindre chose que nous voudrions faire en faveur du dit de Sponde son pere, en consideration de tant de bons, fidèles et recommandables services qu'il nous a fait et continue journellement (...) Et à ceste fin ordonnons au principal de nostredit colliege qu'il ayt ledit de Sponde pour sigulierement recommandé, priant a tant le Créateur, amez et feaulx, vous tenir en sa sainte garde.

Ainsi il a fallu toute l'autorité de la Reine, et sa reconnaissance envers son secrétaire, Enécot, pour que le jeune Sponde ne soit pas mis à la porte du collège après quelques jours de classe : soit que la vie errante dans une famille éclatée ne l'ait guère préparé à la discipline scolaire, soit que son enfance basque ne lui ait donné qu'une connaissance imparfaite des langues nécessaires aux "humanités". L'anecdote prouverait au passage, s'il en était besoin, les exigences de recrutement et la qualité de l'enseignement du Collège de Béarn. Ce sont ces maîtres mêmes qui, d'un gamin de treize ans considéré d'abord comme inapte aux études classiques, firent en quelques années un authentique érudit et un excellent helléniste, capable de publier quelques dix ans plus tard des éditions savantes d'Homère et d'Aristote. Il est vrai que d'éminents professeurs arrivent au Collège en cette même année 1571, remplaçant de non moins éminents savants : en théologie Nicolas des Gallars, proche adjoint de Calvin, auteur de prières publiées dans la plupart des éditions des Paraphrases de Marot et de Bèze, remplace Pierre Viret ; en grec, Claude de la Grange succédait à Robert Constantin, auteur d'un des meilleurs lexiques gréco-latin du siècle ; quant à la chaire de philosophie, elle était occupée par Jacques Trouillard, sieur de la Boulaye, médecin du roi et traducteur du dialogue de Paracelse *De la chrysopoie ou manière de faire de l'or*.

C'est donc là, dans ce creuset béarnais, que Jean de Sponde découvre l'humanisme avec une curiosité universelle, et qu'il acquiert une culture très diversifiée : biblique, hellénique, alchimique... Et c'est avec un bagage déjà considérable - probablement complété par des études de droit à Toulouse - qu'il

peut entreprendre, comme un certain nombre de protestants de son âge, le "**voyage de Genève**", qui va l'amener, en fait, jusqu'à Bâle.

Humaniste, alchimiste et fontanier : les années suisses (1580-1585)

Le 1er juillet 1579, Henri de Navarre signe une ordonnance de paiement pour 240 livres tournois en faveur "**de Jehan de Sponde ung de nos escolliers, filz de nostre cher et amé Monsieur de Sponde, ung de nos secrétaires... de laquelle somme nous luy anons fait don pour luy donner meilleur moien de poursuivre et parfaire ses études**". Comme sa mère - décidément, les études de Jean doivent beaucoup à l'attachement des souverains du Béarn pour son père Enécot - le roi dut rencontrer quelques réticences, puisqu'il est obligé de signer une nouvelle ordonnance pour la même somme, exigée toujours des habitants de Larcebau (Archives des Pyrénées-Atlantiques, Chambre des Comptes de Navarre, B.2419 et 2484) et cette fois payée, le 13 janvier 1580. Jean de Sponde quitte aussitôt le Béarn pour la Suisse, avec les 240 livres et un certain nombre de recommandations : son père, de longue date, connaissait Théodore de Bèze. Le passage à Genève fut bref, puisqu'on retrouve Sponde à Bâle dès l'automne 1580, probablement attiré par la réputation de ses savants et de ses imprimeurs. Pendant trois ans au moins, il y déborde d'activités dans des domaines variés.

S'intéressant d'abord à l'édition musicale, dès son passage à Genève il écrit des vers latins pour introduire un recueil de Roland de Lassus, que Simon Goulard veut de republier avec des paroles "purifiées" à destination du public protestant. En 1581, il fournit un sonnet liminaire (ses premiers vers français) aux **Octonaires de la vanité et inconstance du Monde** du pasteur Antoine de la Roche-Chandieu mis en musique par Pascal de l'Estocart. Ce compositeur restera son ami : en 1583, Sponde interviendra dans l'édition des **Psaumes et Motets** de Marot et Bèze, qu'il a aussi mis en musique.

C'est surtout dans le domaine de l'édition savante que Sponde va s'illustrer. A peine à Bâle, en "**reconnaissance pour son gentil accueil**", il offre à l'éditeur bâlois Thomas Guarinus un petit supplément de notes critiques pour une nouvelle édition des **Adversaria** d'Adrien Turnèbe. Chez un autre éditeur, Eusèbe Bischoff, il publie une traduction latine des **Fragments politiques des Pythagoriciens** en supplément à la grande édition d'Aristote par Théodore Zwinger (personnage considérable de l'Université de Bâle, humaniste, médecin, chimiste et recteur de l'Académie) à qui il la dédie dans une épître datée du 25 août 1582, marquant ainsi le dixième anniversaire de la Saint-Barthélémy. Toujours chez son ami Eugène Bischoff (Episcopus), le 20 janvier 1583, paraît une traduction accompagnée de notes d'un **Organon** d'Aristote, "à l'usage de la jeunesse", dédiée à son éditeur. Mais surtout, cinq mois après, en juin 1583, c'est sa monumentale édition d'Homère qui sort des presses d'Episcopus : un millier de pages in-folio en

caractères minuscules de commentaire latin, préfacé d'un avant-propos très élogieux de Théodore de Bèze. C'est durant ce même mois que les registres de frais de l'Université font mention d'un banquet réunissant, entre autres convives de marque, Théodore de Bèze, Théodore Zwinger, le grand jurisconsulte réformé François Hotman et... *Dominus Spondonus* (sic) *Organista*, c'est-à-dire Maître Sponde - non pas joueur d'orgues mais éditeur de l'Organon.

En marge de ces travaux officiels, d'autres activités restent plus personnelles. Une lettre en latin d'août 1582, très affectueuse, à son frère Henri alors écolier au Collège de Genève, était accompagnée de Psaumes en vers latins : "**(...) Lorsque j'ai lu les Psaumes récemment, je ne sais quelle fureur poétique (poetices furor) m'a tout de suite envahi, à ce point que je n'ai pu retenir ma plume (...)**". Cette prédilection pour les Psaumes de David, née peut-être en son enfance à Mauléon lorsque son père lisait la Bible d'Olivétan derrière les portes verrouillées, suivra le poète jusqu'à la fin, dans ses *Méditations*.

Par ailleurs, la Bibliothèque de Bâle conserve une liasse (intitulée par son